

Château ou chalet

En haut, il y avait le Château. Et en bas, le Chalet.

Château-Chalet, Chalet-Château, c'était ainsi depuis longtemps. Une manière de dire simple, claire, mais totalement illogique : un chalet, c'est en haut, pas en bas ! Le Château-en-haut et le Chalet-en-bas étaient aux antipodes. Selon que l'on était dirigé soit vers l'un, soit vers l'autre, on savait immédiatement à quoi s'en tenir, à quelle sauce on allait être soigné !

Au Château, le temps serait relativement court, deux ou trois semaines, un mois tout au plus : de quoi se reposer, « se requinquer », comme on dit. Le mot « maladie » n'était pas prononcé. On parlait de fatigue, d'état dépressif, d'épisode... de passage difficile... Mais pas de grands mots, non, pas de gros mots au Château. Pas de schizo ou de delirium, non, non !

Dans les grandes chambres, on ne soignait que les petits problèmes. On disposait d'un fort joli mot pour ça : les soins étaient dits « ambulatoires », c'est-à-dire courts, légers et de bon ton. Les malades avaient le droit, entre deux prises de médicaments, d'aller se promener à leur guise non seulement dans la grande maison, mais aussi dans le parc et, pourquoi pas, jusqu'à la ville qui était proche. Libres ou presque.

Dire qu'ils menaient là une vie de château serait abusif eu égard à la souffrance d'être hospitalisé dans une clinique psychiatrique. Mais par rapport à la vie au Chalet, tout en bas, le contraste était énorme. Radical. Inimaginable.

Le cliquetis oppressant des clefs qui tournent dans la serrure¹. On vous laisse un instant le passage, puis la porte se referme lourdement sur vous tout de suite. Qui n'a pas entendu ce cliquetis du gros trousseau de clefs ne mesure pas vraiment ce que veut dire «liberté de circuler». Circuler n'est même pas le mot juste, on devrait dire liberté d'aller et venir ou liberté de choisir. Ou liberté d'aller, tout simplement.

Je n'ai jamais mis les pieds en prison, mais j'ai connu les institutions psychiatriques, ces lieux où j'ai été embarquée pour le meilleur et pour le pire. J'ai connu les barreaux aux fenêtres qui empêchent de prendre «la clef des champs», qui empêchent de se jeter dans le vide, qui empêchent surtout de voir au-dehors. J'ai passé 10 années de ma vie dans plusieurs institutions psychiatriques, 10 années entre 19 et 35 ans, 10 fois 12 mois, 10 fois 365 jours. Le bruit des clefs, je connais. Mais comment éviter l'éternel malentendu ?

Ce n'est pas d'être enfermée, le pire. Peut-être que ma clôture intérieure s'arrangeait assez bien de celle partagée par d'autres. Le pire, c'est de ne pas savoir... ne pas savoir ce qui va se passer, ce qui pourrait se passer, le pire, c'est de ne pas savoir pourquoi on est là ou ce qu'on a fait de mal.

1. Tous les passages en italique ont été écrits par Marie-A. C. sur des cahiers et des carnets, entre 1971 et 1990. Ultérieurement, j'ai noté ses propos, parfois dans le temps de nos conversations, parfois après coup. Marie-A. en a minutieusement corrigé et commenté l'ensemble.

Est-ce que mes parents m'avaient mise là parce que je les effrayais? Mais les gens d'ici, aussi, sont effrayants... Si je suis comme eux, alors tout s'effondre. C'est ça, l'abandon. Je suis à la merci, mais je ne sais pas de qui.

Les clefs avaient un charme ambigu: pour moi, le monde extérieur était aussi dangereux que l'intérieur du Chalet. Les clefs me protégeaient.

C'est le bruit des clefs qui était épouvantable, ce cliquetis incessant, la torture. Tous ces va-et-vient... pour quoi faire? Être enfermée, ce n'est pas ça qui était grave. Je supportais plutôt bien et l'évasion n'a jamais représenté pour moi un projet ni un rêve. Ce qui est grave, c'est que normalement on ne doit pas supporter d'être enfermée... Or je le supportais. N'était-ce pas la preuve que j'étais folle? Je dis ça maintenant, mais...

En devenant stagiaire-interne dans cette clinique psychiatrique², j'avais franchi non sans fierté un seuil important de mon cursus médical: je cessais d'être «seulement médecin», j'allais devenir psychiatre. Nous sommes en 1970. J'étais impatient de rencontrer de vrais malades. Et je n'avais pour caducée qu'un énorme trousseau de clefs qui rentrait mal dans ma poche. J'étais à cent lieues de me douter qu'en tournant ces clefs dans la serrure du Chalet matin, midi, après-midi, soir et nuit, je déclenchais chez cette jeune malade une kyrielle de pensées contradictoires et angoissantes. Sur les pas du patron, le Docteur B., je notais, j'observais, j'apprenais en bon élève mon nouveau

2. Cette clinique a fait l'objet de deux récits: *Clinique de la raison close* de Philippe Léotard (Belles Lettres, 1997) et *Un chalet sur la Neva. Michka et les Kessel* de Michel Ohl et George Walter (Atlantica, 2006).

métier : « Vous verrez, m'avait-il dit avec de généreuses tapes sur l'épaule, Mademoiselle C. est un peu maigri-chonne, mais nous savons y faire pour la remplumer. Je vais la mettre au Chalet, vous y serez plus tranquilles... Ici, au Château, il y a trop de va-et-vient et... (chuchotant) ici, c'est plutôt les vieux, hein!, tandis qu'au Chalet, y a des petits jeunes, vous pourrez faire connaissance... »

L'anorexie est la première étiquette que m'a donnée la psychiatrie. Peu à peu j'ai restreint ma nourriture jusqu'à la refuser tout à fait. Je n'avais plus l'appétit de vivre. C'est devenu une idée fixe : n'ayant plus besoin de manger, j'allais devenir un pur esprit. Je n'ai pas le souvenir d'avoir ressenti la faim. Les paquets de gâteaux salés, des Tuc, s'accumulaient sur la table, près de mon lit, déposés là par mes parents. Autrefois, j'en raffolais.

Pendant des mois, les repas en famille n'étaient qu'échanges de silences et de regards qui auraient pu nous tuer sur place. Je me rappelle le médecin expliquant à mes parents la nécessité de la toute première hospitalisation. Il a dit « de gré ou de force ». Et il a ajouté : « Pour tes parents, je préférerais que ce soit de gré ».

[...] On m'a fait manger pendant la cure de sommeil. Comment peut-on manger pendant le sommeil, ça, je ne l'ai jamais compris. Je me rappelle un bruit de métal dans ma bouche, le bruit sec des pointes de la fourchette contre mes dents serrées. J'ai pris du poids, mais j'avais le visage et le cou couverts de boutons. Je me sentais très sale. En ne mangeant pas, j'étais coupable, « selon eux ». En mangeant, j'étais lâche, selon moi. En quelques semaines, j'ai reperdu tout ce poids qu'on m'avait imposé. Au bord du gouffre – au-delà de mes 18 ans, c'était le néant – pour ne pas tomber, il n'y avait qu'une issue, devenir un pur esprit.

[...] Je ne supporte pas les grosses dames. Elles prennent trop de place. Elles occupent trop le terrain. Je les vois trop rapprochées de la terre, donc de la mort. Je vois leur masse énorme en cours de décomposition. Elles se laissent aller. Elles sont déjà allées trop loin, elles ne s'arrêteront jamais. Quand elles m'approchent, elles m'envahissent, elles m'absorbent. Je crois que si j'étais plus sûre de leurs limites à elles et de mes limites à moi, je pourrais mieux combattre ma peur des grosses dames. [...] Quand j'avais 5 ans, Maman était grosse. Dans son ventre, un bébé. Papa marchait dix pas devant elle.

D'aucuns diront que cela n'a rien à voir. Et pourtant... Lorsque, dans cette clinique psychiatrique, j'ai commencé mon apprentissage de médecin « au chevet du malade » comme disent les anciens, je sortais, quelques mois auparavant, d'une grève de la faim complète de près de trois semaines que nous avons menée avec quatre camarades dans une cathédrale de la région. Sans être excessivement politisé, j'avais à l'époque une grande sensibilité antimilitariste (Indochine, Algérie, Viêt Nam) et il était hors de question pour moi de prendre les armes d'une quelconque façon. J'étais objecteur et non-violent.

Je fréquentais, parmi d'autres militants, des « insoumis », c'est-à-dire des jeunes gens appelés « sous les drapeaux » et qui, délibérément, refusaient toute autorité militaire. L'un d'eux était incarcéré en attendant son « jugement par un tribunal d'exception », à savoir le tribunal militaire. Nous avons décidé d'entreprendre une grève de la faim en solidarité avec lui afin d'attirer l'attention du public. Ma non-violence viscérale soutenait mon action et faire cette grève de la faim relevait pour moi d'une évidente nécessité. C'était aussi un petit héroïsme sans gravité...

L'expérience de ne plus rien manger brusquement a quelque chose d'étonnant. Une fois la décision prise, la présence des autres, une pincée de fierté, quelques articles dans les journaux, tout rendait la grève de la faim facile, contrairement à ce que je pressentais. En quelques jours, plus de fringale ni de crampes d'estomac. L'idée même de manger s'est estompée. L'insolite et le calme nocturne (les portes étaient fermées la nuit) après l'effervescence des journées, des interviews, des palabres sans fin, nous faisaient peu à peu perdre le contact avec la réalité ambiante. J'ignorais encore tout de la pathologie anorexique, mais l'expérience de cette grève de la faim me faisait toucher du doigt l'incroyable bien-être de ne plus devoir s'alimenter, de cesser d'être un vulgaire boyau que l'on remplit par le haut et qui s'évacue par le bas. Le seul fil qui nous rattachait à la matérialité environnante était l'eau que nous buvions par raison biologique puisque la diète hydrique est mortelle à brève échéance.

Et, Dieu merci, la cathédrale possédait des toilettes.

Libre des contingences matérielles, mon corps s'allégeait, moins physiquement que dans la perception subjective que j'en avais. Le corps cesse d'avoir de l'importance, il se fait oublier. Mon esprit, mieux qu'un poisson dans l'eau, devenait oiseau sans entraves dans l'immensité du ciel. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris que cette « toute-liberté » confinait à une folle toute-puissance, celle qui consiste à ne dépendre de rien ni de personne, d'être sans manque. Insaisissable, donc invincible. S'il n'en avait tenu qu'à moi, après deux semaines j'aurais poursuivi ma « grève sans faim », drogue auto-administrée à l'insu de tous. Un jour, dix jours, cent jours de plus, quelle importance ! Quand on m'a dit « stop »

avec fermeté et qu'on m'a obligé à boire du bouillon de légumes, je n'ai pas compris pourquoi. Il m'a fallu redescendre sur terre et reprendre corps, paumé : les ailes de mon inconscience m'empêchaient de marcher.

C'est peut-être aussi la raison pour laquelle j'avais postulé dans cette clinique psychiatrique. Le Docteur B., qui avait fort bonne réputation, m'avait accueilli à bras ouverts : «Alors, comment va notre gréviste de la faim? Vous avez fait une sorte d'anorexie expérimentale! C'est bien! Vous ne le regretterez pas : lorsque vous prendrez en charge nos patientes anorexiques, vous les écouterez mieux, à défaut de les comprendre...»